Jacques Stephen Alexis : des trésors de révolte et d'insoumission

Né le 22 avril 1922 aux Gonaïves, Haïti, Jacques Stephen Alexis est mort en 1961 dans son pays, probablement assassiné, il n'avait que 39 ans.

Jacques Stephen Alexis ou Le Voyage vers la lune de la belle amour humaine, de Michel Séonnet. Préface de Lionel Trouillot, dessins d'Ernest Pignon-Ernest, gravures sur bois de Ronald Curchod. L'Amourier éditions, 2022. 228 pages, 22 euros.

Brillant neurologue, Jacques Stephen Alexis est également écrivain. Il est l'auteur d'une magnifique production littéraire qui a vu le jour essentiellement à Paris et qui sera publiée dans la prestigieuse collection blanche de Gallimard : *Compère général Soleil* (1955), *Les Arbres musiciens* (1957), *L'Espace d'un cillement* (1959), *Romancero aux étoiles* (1960) et de différents articles de revue : *Papa fleuve* (*La Nouvelle Revue Française,* 1954), *Contribution à la Table ronde sur le folklore et le nationalisme* (*Optique,* 1956), *La Culture haïtienne* (*Les Lettres françaises,* 1956), *Du réalisme merveilleux chez les haïtiens* (*Présence africaine,* 1956), *Débat autour des conditions d'un roman national chez les peuples noirs, Où va le roman ?* (*Présence africaine,* 1957), par exemple. Il est également l'auteur de nombreux textes politiques, dont *Le Manifeste programmé de la seconde indépendance* (1959).

Comme le dit Michel Séonnet : *« L'œuvre écrite est [pour lui] aussi nécessaire que les actes des hommes, l'une comme l'autre avance dans la même direction, poursuit la même chimère, qu'elle soit recherchée dans la marche merveilleuse des mots ou dans les démêlées d'un combat politique ».*

Son *réalisme merveilleux* est proche de celui du cubain Alejo Carpentier, il ne procède cependant pas uniquement d'une esthétique littéraire spécifique à la littérature de la Caraïbe, mais intègre également une profonde dimension idéologique. Car Jacques Stephen Alexis est également communiste, révolutionnaire, activiste politique, leader du Parti d'Entente Populaire (qu'il crée dans son pays le 17 octobre 1959). Pour lui, combat politique et combat littéraire ne font qu'un. Cette relation étroite entre la création et l'engagement politique, l'écrivain l'évoque dans *Le Marxisme, seule guide possible de la Révolution : « On comprend toute la signification du choix de Gramsci, de Politzer, de Frédéric Joliot Curie, de Paul Langevin, de Pablo Neruda, de Paul Vaillant-Couturier,de Nazim Hikmet, de Jacques Roumain, de Lou Sin, de Kuo Me-Je, d'Anna Seghers, de Bertold Brecht, de Prokofiev, de Dimitri Chostakovitch, d'Alexeï Tolstoï, de Nicolas Guillén et de tant d'autres qui, à chaque fois qu'il s'est agi de mettre en balance d'une part l'œuvre de leur vie [...] et d'autre part la classe ouvrière et son combat, ont toujours été prêts à négliger l'œuvre de leur vie pour rester avec le prolétariat sur le front principal du combat de l'homme de notre temps [...] car il n'est pas de création en quelque domaine que ce soit qui puisse atteindre à toute la grandeur que son créateur porte en lui, si celui-ci est indifférent au combat principal de l'humanité. »* Haïti est très fière de son grand et déjà célèbre écrivain, mais Alexis place le bonheur du Prolétariat au-dessus de la littérature : entre son œuvre littéraire et son combat politique, c'est ce dernier qui est privilégié.

Jacques Stephen Alexis, par Ernest Pignon-Ernest.

DR

Fils de Stephen Alexis, historien, journaliste puis diplomate qui militera activement contre l'occupant américain, et aussi écrivain – il est l'auteur du roman *Le Nègre masqué, tranche de la vie haïtienne* (1933) –, Jacques Stephen a passé les premières années de son enfance à Paris, au collège Stanislas, puis il est revenu à Port-au-Prince, au Collège Saint-Louis de Gonzague et ensuite à la faculté de médecine.

C'est à Paris qu'il se spécialise en neurologie, exerce la médecine, participe aux activités des jeunesses communistes et s'inscrit au parti en 1949. C'est aussi à Paris qu'il se lie d'amitié avec Aragon, rencontre Léopold Sédar Senghor et Aimé Césaire et retrouve le Cubain Nicolas Guillén, le Chilien Pablo Neruda et le Brésilien Jorge Amado. C'est également à Paris, à la Sorbonne (amphithéâtre Descartes) qu'il participe au premier Congrès des écrivains et artistes noirs en 1956.

Comme l'écrit Lionel Trouillot : *« On ne peut pas construire un pays en le fuyant ».* Aussi la vie d'Alexis sera-t-elle faite de départs mais aussi de retours. Cependant, il passera en exil la moitié de sa courte vie et les deux tiers de sa vie d'adulte : *« pour retrouver une terre, il s'exilait d'une autre, celle qui justement lui avait permis de revenir ».* Écrire ne suffit pas pour aider son peuple sous le joug duvaliériste et les mots ne remplacent pas les armes puisque personne ou presque dans son pays ne les lirait. *« Ce jeune homme fougueux qui ne semble avoir peur de personne »,* se veut un homme d'action *« qui,* comme l'écrit Dany Laferrière, *passe ses soirées à discuter le réalisme social avec Aragon avant de se rendre à Moscou, dialogue âprement avec Hô Chi Minh, court voir Mao afin que Pékin se réconcilie avec Moscou. Il n'a aucune idée de sa taille et de son poids politique, mais quand on a côtoyé de si puissants hommes d'action, il faut montrer une fois au moins ce que l'on a dans le ventre. C'est alors que Che Guevara rencontré à Cuba lui fait don de sa mitraillette. Comme il ne disposait pas des moyens lui permettant de délivrer son peuple, tout ce qu'il lui restait à offrir pour ne pas perdre la face, c'était sa vie. Mon héros tombera dans quelques mois, comme le personnage de son premier roman, l'ouvrier Hilarion Hilarius. Il lui était interdit de vivre en Haïti, on ne pouvait l'empêcher d'y mourir. Ce qui reste malgré tout de ce jeune homme éblouissant, c'est la plus rayonnante trajectoire dans le monde des lettres contemporaines haïtiennes.»*

Aujourd'hui traduite dans une vingtaine de langue, son œuvre est régulièrement rééditée par les éditions Gallimard dans sa collection l'Imaginaire et le premier Prix Jean d'Ormesson lui est attribué de manière posthume en juin 2018.

À chaque voyage, Jacques Stephen Alexis envoie à sa fille Florence des lettres, des cartes postales. Adressée de La Havane, le 11 janvier 1955, la dernière lettre est émouvante parce qu'elle constitue comme une sorte de testament : *« Je n'aurais pas beaucoup de temps, hélas ! Pour continuer, du lointain où je me trouve, mon imprescriptible tâche paternelle. Je pourrais te donner vois-tu ma petite fille, quelque chose que je connais bien, pour l'avoir éperdument cherché et trouvé, tout en continuant à le chercher, c'est le sens de la pureté du cœur, de l'amour de la vie, de la chaleur des hommes… Oui, j'ai toujours abordé la vie avec un cœur pur. C'est simple vois-tu Florence… Et surtout, n'oublie jamais qu'un être humain ce n'est pas seulement des bras, des jambes et des mains, c'est avant tout une intelligence. Quand on laisse dormir son intelligence, elle se rouille, comme un clou et puis on est méchant sans le savoir… »*

Le livre de Michel Séonnet est la réédition, à l'occasion du centenaire de la naissance de Jacques Stephen Alexis, d'un ouvrage publié en 1983 aux éditions toulousaines Pierres Hérétiques et qui était épuisé. Michel Séonnet se glisse dans la peau d'un « compose », semblable en Caraïbe au conteur et au griot africain. Il *« s'imprègne de son parler, de sa manière de raconter »,* devient lui-même un peu haïtien, se laisse envoûter, les soirs de veillées, par la magie de l'écriture. Et comme El Caucho de *L'Espace d'un cillement, « se sent une âme de volontaire pour le voyage vers la lune de la belle amour humaine ».*

La vie de Jacques Stephen Alexis est au cœur de ces histoires *« toutes tissées patiemment de petits bouts de vérités. »* Et c'est la voix d'Alexis qui se fait entendre, que Michel Séonnet donne à lire et à écouter, intimement, magnifiquement. C'est la voix du Vieux Vent Caraïbe, *« qui se met à galoper et à ruer sur la ville »,* c'est son cousin le fleuve Artibonite, fils des montagnes, *« grand gaillard aux bras noueux et puissants »,* c'est le vieux parlé saccadé du conteur lorsque *« se presse encore le pas des mots ».* C'est la voix de l'Artibonite, et les légendes sur la déesse du fleuve, telles qu'Alexis les a lui-même entendues.

Soudain, la pluie s'abat furieuse, d'un seul coup : *« La voix énorme se fait entendre. L'air s'emplit de l'odeur piquante de la foudre. La pluie redouble. Les crabes* mal-z'oreilles *sortent de la terre laguneuse. Les enfants courent, nus, pour les capturer, dans les rires et dans les cris, dans le piaffement furieux de la pluie qui fait une sensation chatouilleuse en coulant le long de la raie du dos ».* Et tout à coup, *« ça sent l'amour : toutes les feuilles baillent leur parfum. Alors les fuseaux des jambes dorées de la petite marchande de fruits ouvrent et ferment leur compas sur l'asphalte moiré, son cri fuse, clair et vermeil : "voilà les mangots cornes...Voilà la douceur qui vient !" »...* ■

Marc Sagaert